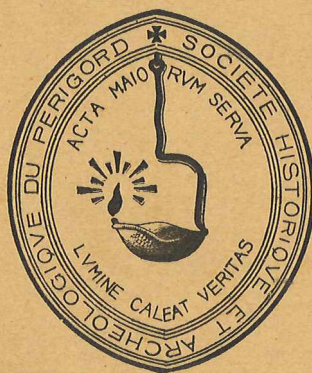


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE
PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME XCI - Année 1964

4^e LIVRAISON



PERIGUEUX

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
18, rue du Plantier



IMPRIMERIE JOUCLA
19, rue Lafayette, 19

Maîtres poêliers de Périgueux au XVII^e siècle

Il y a une quarantaine d'années, au cours d'une séance de la Société ¹, le comte de Saint-Saud signala la commande en 1541, à Jacques Alesme, marchand limousin, de « quatre milliers de poêles d'airain, façon de Saumur ou de Périgueux ». Que faut-il entendre par une telle « façon » ? demandait notre regretté collègue. La réponse ne put être fournie et ne le sera pas davantage ici, sur le plan technique tout au moins; — on ne trouvera dans ces pages qu'un aperçu, à partir des origines, sur l'industrie locale de la poèlerie, jadis florissante à Périgueux, et sur ceux qui l'exercèrent.

*
**

« Au mestier et art de poèlerie, (lit-on dans un règlement de 1407) appartient la cognoissance de fondre, battre et recuire tout airain quelconque ». L'essentiel est indiqué là.

Qu'est-ce que l'airain ? -- Le cuivre jaune, obtenu en fondant la « rosette » ou cuivre rouge avec une certaine proportion de zinc. Cet alliage est ensuite « battu », c'est-à-dire aminci en larges plaques, — puis travaillé au marteau, « avec égalité et précision » (et là résidait l'art du poèlier) pour former les objets et ustensiles livrés au commerce. Objets comprenant, en premier lieu, les « poêles » et « poêlons », récipients assez profonds (non pas plats comme nos actuelles poêles à frire) destinés à la confection des bouillies de froment ou de sarrasin, base de l'alimentation populaire dans bien des régions; — ajoutons-y d'autres ustensiles de cuisine, lèchefrites, plats, cuillers à pot, ou de ménage: des fontaines à eau et des « cassottes », des bassinoires, des sonnettes, des chandeliers, pour n'en citer que quelques-uns. Enfin — ce qui présente un intérêt artistique plus marqué — pour les églises, les poèliers façonnaient des croix, des candélabres, encensoirs, lampes de sanctuaire. On sait que le nom de « dinanderie », synonyme de poèlerie, était souvent donné aux objets travaillés en cuivre jaune, la ville de Dinant, sur la Meuse, ayant porté cette fabrication à un haut degré de perfection, et cela dès le Moyen-Age.

A cette époque aussi, un centre important de poèlerie s'était développé à Villedieu, en Normandie. Des lettres patentes furent octroyées par Charles VI, puis Charles VII et Louis XI, « sur

1. Bull. S.H.A.P., LII, p. 173.

l'umblem supplication de nos chers et bien amez les marchands du mestier de chaudronnerye, baterye et dinanderie ».

La dernière partie de la Guerre de Cent ans, après la défaite d'Azincourt, amena une occupation anglaise massive en Normandie: nombreux furent les poëliers de Villedieu qui transportèrent leurs activités dans des régions encore soumises au roi de France, amorce d'une émigration vers le Sud-Ouest. La paix revenue, c'est à Châtellerault que se tient, en 1490, une assemblée générale des poëliers, où l'on retrouve des noms cités à Villedieu cinquante ans plus tôt: des Gautier, des Obelin, des Cercel; — retenons bien ces noms... Saumur, dans une région de passage de la Loire, était aussi un centre de poëlerie important.

Progressant toujours vers le Sud, les poëliers normands atteignirent certainement le Limousin et le Périgord dans la première moitié du xvi^e siècle (puisqu'on parlait, en 1541, de la « façon de Périgueux ») — Quelles raisons déterminèrent leur établissement dans la ville? Ce n'est pas, en tout cas, la proximité d'une région minière: je sais que pour Limoges, la « rosette » venait des Pyrénées et la calamine (carbonate de zinc) des environs d'Ayen; — même provenance, sans doute, des matières premières pour le Périgord. Il faut plutôt envisager, comme un facteur très favorable, l'importance des foires de Périgueux, dont chacune durait plusieurs jours. Les règlements sévères de la poëlerie, défendaient que « ledit mestier ne soit fait et mené, fors seulement ès bonnes villes accoutumées et marchandes où il s'assemble foires et marchés... aucun ouvrage neuf ne sera vendu en détail, sinon ès villes coutumières. »

Voilà donc des poëliers normands installés à Périgueux. Leurs ateliers ne s'ouvriront certes pas sur le Puy Saint-Front, trop resserré, trop escarpé pour une industrie nécessitant de l'espace; — et aussi en raison du « grand tintamard (sic) de la profession », qui avait valu aux gens de Villedieu le plaisant surnom de « Sourdins »!

C'est sur le territoire de la Cité que les poëliers se sont établis, mais un peu en dehors de l'agglomération. Deux ateliers peuvent être localisés avec précision, dans les dernières années du xvi^e siècle. Celui de Rolin ou Roulin² Gautier, au Clos de la Jarte (appelé plus tard les Quatre-Chemins), à la limite des paroisses de la Cité et de Saint-Martin; — celui de Guilhon Gilles, au lieu de Lagrange, dans le faubourg Taillefer, près du couvent des Pères Jacobins.

Arrivons au début du xvii^e siècle: bien que parfois trop succincts dans leur rédaction, les registres paroissiaux nous indiquent

2. Prénom typiquement normand, corruption de Raoul. D'autres Gautier, sieurs de Javerlhac, vivaient en Périgord à cette époque: aucun lien de parenté avec notre poëlier.

quelques dynasties de poëliers. Presque tous semblent être d'origine normande. A la Cité, en plus des deux noms déjà relevés, voici encore les maîtres poëliers François Paté (peut-être fils d'un Roulin Paté figurant comme parrain), Micheau Obelin, Jean Hervé et Laurent Boutiron.

Mais c'est surtout de l'autre côté de l'Isle, sur la paroisse de « Monsieur Saint Georges-lès-Périgueux », que les ateliers vont se multiplier. Les grands espaces ne manquaient pas, en ce faubourg peu bâti; la rivière et les ruisseaux qui s'y jetaient à l'époque pouvaient fournir la force motrice pour des « moulins à cuivre ». Une notice ancienne sur les « batteries » spécifie que celles-ci ont intérêt à s'établir non loin des bois procurant le combustible des fours; — et près des pâturages, pour nourrir les chevaux utiles aux transports. Toutes conditions remplies à Saint-Georges.

Les mêmes familles vont essaimer vers « les fauxbourgs de Tornepiche », puisque, dès 1600, nous avons là Pierre Gautier, fils de Roulin (marié à Jeanne Labrousse, d'une lignée de chaudronniers), Jean Paté, frère de François déjà cité, Gilles Obelin. On trouve aussi Hector Cercel (sa sœur Ramonne mariée à Jean Paté), Jean Foulard dont deux filles épouseront des poëliers, Gilles Le Prévost, Pierre André.

A côté des poëliers travaillent les chaudronniers, corporation voisine, mais bien distincte: ils ne « battent » que le cuivre rouge et produisent, en général, des pièces plus grandes et plus grossières, bassins, cruches, cuveaux. Les chaudronniers de Périgueux, à quelques exceptions près, sont originaires du Limousin ou de la Marche (les Cavantous, les Frontil, les Vergnaud). Nombreuses sont les alliances, d'ailleurs, entre familles de ces deux corps de métiers.

Malgré son origine normande, Rolin Gautier — qui a sans doute réalisé une belle fortune — a pris pied à Périgueux depuis longtemps, et l'ascension sociale de la famille est très rapide. A la génération suivante, Antoine Gautier³ épouse Anne Alexandre, dont les parents sont M. M^e Nicolas Alexandre, avocat, et dame Marguerite de Chilhaud. Au baptême de leur fille Marguerite, en 1613, le parrain est: « Sire Rolin Gautier, bourgeois et consul de la Cité. »

Un autre Antoine Gautier, neveu du précédent, et fils de Pierre, le maître poëlier de Saint-Georges, est marié, vers 1633, avec Marguerite de Jehan⁴, ce qui représente encore une alliance des plus flatteuses !

Vers 1635, les ateliers sont en pleine prospérité et demandent sans doute un apport de « main d'œuvre qualifiée », pour employer

3. Cet Antoine Gautier meurt dès 1615. Sa veuve se remariera avec Jean de Montozon.

4. Sœur de Martial de Jehan, Conseiller du Roi et procureur au siège, maire de Périgueux en 1642.

une terminologie moderne... De nouveaux venus arrivent à leur tour de Normandie. Une famille Gautier, qui semble parente de la première (Guillaume Gautier, son épouse Collasse Potelle, deux fils et une fille); Pierre Le Musnier, Yves Angeron. On qualifie de « conjoints normands » Gilles Le Pontois et Isabeau Angeron, au baptême d'une de leurs filles. Certains de ces poëliers ne venaient que pour travailler en sous-ordre comme « garçons conchers » ou

... de son nom Gautier, Louise Verghnaud. En
 propre ligne dudit mestier, c'est assavoir
 ou de propre fille de Maître ». Il ne
 association que « du père avec le fils,
 aussi, que d'alliances entre familles de
 ité-Le Pontois, Deler-Paté, Angeron-
 les noms connus, en s'unissant, mar-
 oupe normand sur les bords de l'Isle,
 dont on ne donne pas les noms.

Revenons à Saint-Georges, où les descendants de Rolin Gautier

continuent à s'allier aux familles, dans la corporation. Corporation dont je ne sais de quel patronage elle se réclamait: était-ce Sainte Anne comme à Villedieu, ou Saint Maur comme à Paris?

Quatre maîtres poëliers signaient aux inhumations de chacun des leurs (parfois des chaudronniers se joignaient à eux, à charge de revanche). « En présence d'autres poëliers et conchers et amys », écrit le curé de Saint-Georges.

Ce métier « gréveux et pénible » était-il malsain? Un rapport médical sur ce sujet, paru à Villedieu au xviii^e siècle⁵, conclut par la négative. En dépit des « membres perclus » et de la « dureté de l'ouïe », des poëliers parviennent souvent à un âge avancé (les registres de Saint-Georges nous indiquent en effet des décès d'octogénaires). On signale toutefois une curieuse particularité: « Il est vrai que les cheveux des poëliers qui sont blonds prennent une couleur verdâtre, mais ils n'en souffrent aucune incommodité... »

Si le territoire de Saint-Georges, vers 1650, abrite au moins une douzaine de poëleries (chacune occupant plusieurs ouvriers) il n'y a désormais à la Cité, qu'une seule « batterie et fonderie », celle des Gilles. Plus de Gautier sur cette paroisse: les Ursulines s'installant à Périgueux achètent, pour bâtir leur monastère, le 5 novem-

5. Il ne semble donc pas trop hasardeux que de supposer la « façon de Périgueux » analogue à la « façon de Villedieu ».

6. Duhamel du Monceau: Mémoire à l'Académie des Sciences, 1764.

bre 1641, un terrain dit « les Batteries », au Clos de la Jarte. Le vendeur est Annet Dalesme, sieur de Vige: c'est, en effet, l'époux de Marguerite Gautier⁷ qui dut hériter ce bien de l'aïeul Rolin Gautier.

La promotion sociale des Gilles, moins rapide que celle des Gautier, se poursuit peu à peu. Guilhon Gilles était prudhomme pour la Cité en 1618. Son fils Hélie l'est à son tour en 1639; il a épousé Marie Robert, dont la famille fournit des consuls à la Cité. Parmi leurs enfants, Catherine Gilles se marie vers 1648 avec M^e Bernard Escuyer, procureur ès sièges royaux. Son frère, Raymond Gilles, maître poëlier au faubourg Taillefer, épousera quelques années plus tard une autre petite-fille de Rolin Gautier, Louise Vergnaud⁸. En 1663, Raymond Gilles est qualifié de « bourgeois et consul de la Cité ». Il possède un droit de sépulture dans l'église des Pères Jacobins. Personnage bien irascible, ce Raymond Gilles, qui, en 1671, au cours de démêlés avec les sœurs Ursulines ses voisines, s'emporta au point d'injurier et de menacer violemment les religieuses ! De là une enquête judiciaire⁹, les témoins indiquent que le maître poëlier était accompagné par « trois de ses ouvriers », dont on ne donne pas les noms.

Revenons à Saint-Georges, où les descendants de Rolin Gautier continuent à s'allier aux familles « présidiales ». Vers 1665, nous trouvons Martial Gautier marié avec Léonarde Tortel, Dominique Gautier avec Anne Girard de Langlade; — Louise a épousé André Tourtel de Grammond et Jeanne, Géraud Tortel, sieur des Bordes. C'est sans doute le désir de « vivre noblement » qui incite Martial et Dominique Gautier à ne plus présider en personne aux opérations de leur industrie. S'ils restent propriétaires de leurs ateliers, ils mettent à leur place un gérant qui dirige les ouvriers. Jean Le Munier, dit Le Bois, « maître de la batterie de M. Martial Gautier, bourgeois » meurt en 1664, à 80 ans; — il est remplacé par Jean Deler qui disparaît à son tour trois ans plus tard. De nouveaux noms normands apparaissent; mais ces Le Sélier, Tétrel, Navet, Calais, tous nantis de surnoms (le Prophète, Des Roches, la Procession !) ne sont plus que des « garçons poëliers » au service des ateliers encore existants.

C'est qu'en effet le déclin de la poëlerie « d'airain » à Périgueux est déjà amorcé et se précipitera entre 1670 et 1680. Les ustensiles de cuisine en fer battu, moins chers que ceux de cuivre, commencent, à cette époque, à être fabriqués en grande quantité (peut-être même dans les forges régionales, en particulier celles de Savignac

7. Dont nous avons signalé le baptême en 1613

8. Fille de Simon Vergnaud, M^e chaudronnier à Saint-Georges, et de Louise Gautier.

9. Arch. départ. Dord., B. 144.

et Bussière-Badil). Il y avait là une sérieuse concurrence. Est-ce la seule cause ?

Villedieu « les-Poêles » semble, au contraire, avoir connu une grande prospérité au XVIII^e siècle (on ne comptait pas moins de 80 ateliers en activité !) Par la suite, d'ailleurs, le perfectionnement de l'outillage et l'emploi de procédés mécaniques ont permis à la petite cité normande de se proclamer fièrement « la capitale du cuivre »... — N'y aurait-il donc pas eu, dans les dernières années du XVII^e siècle, un mouvement de reflux assez rapide des poêliers normands de Périgueux vers leur pays d'origine ? Ce n'est là qu'une hypothèse; — cependant la rareté, dans les registres paroissiaux après 1700, des noms si souvent cités auparavant est assez significative.

Une partie des poêliers se transforme en chaudronniers. En 1674, le relevé des corps de métiers, pour Périgueux, dénombre dix chaudronniers et seulement quatre poêliers (qu'on peut identifier comme étant Raymond Gilles, Léonard Boutiron, Dominique Gautier et Pierre Le Munier).

Sans doute par suite d'une mauvaise gestion de ses « maîtres de batterie », Dominique Gautier doit se remettre lui-même à ses fours et à ses marteaux, ce qui coûta certainement à son amour-propre... Y aurait-il pénurie d'ouvriers ? On pourrait le croire : Jean Gautier, un fils de Dominique, meurt en 1681, et cet enfant de douze ans est qualifié de « poêlier » par le curé de Saint-Georges ! Martial Gautier, « marchand bourgeois » disparaît en 1687. Anne de Langlade est dite, en 1701, veuve de Dominique Gautier, lorsqu'elle tient sur les fonts baptismaux son petit-fils Annet. Celui-ci, et son frère François-Martial, seront appelés, par la suite, « Gautier du Defeix » (d'un bien sur la paroisse de Blis, venant de la famille de Langlade).

C'en est donc fini, à Périgueux, des ateliers fondés par les Gautier. Un des derniers maîtres-poêliers de Saint-Georges pourrait bien être Jacques Boutiron, fils de Léonard « le Vieux », qui se marie en 1701.

Le 21 décembre 1681, devant M^e Lavavé, notaire royal, Raymond Gilles (qui, lui, semble se retirer après fortune faite) vend à Maud et Parat, « hostes », beau-père et gendre, une petite maison au faubourg Taillefer, voisine de celle qu'il habite; — « et le bâtiment où il fait sa fonderie et batterie ». La vente est conclue pour la somme de 3.000 livres, payables par une rente annuelle jusqu'en 1701 ! Le vendeur se réservait « les mangeoires ou crèches des chevaux qui sont dans l'écurie » et « les tables où il met ses marchandises ». Par la suite, Maud et Parat — sont toujours désignés comme hôteliers, preuve que les bâtiments vendus ont changé de

destination. La dernière poélerie de la Cité a donc définitivement éteint ses fours.

*
**

Lumine caleat veritas. Le sceau de notre Société: une flamme y brille, au bec d'un « chaleil » d'airain. Que cet humble objet, sorti d'une poélerie périgourdine, puisse symboliser un passé qui nous est cher; — voilà qui justifie sans doute l'évocation d'un artisanat disparu, faisant nôtre une conclusion de Robert Villepelet: « Il n'est pas moins essentiel d'apprendre comment nos ancêtres exploitaient le sol, fabriquaient, trafiquaient, que de savoir comment ils se battaient et négociaient les traités ».

S. GENDRY.

OUVRAGES CONSULTÉS

J. GREUTE et O. HAVARD: *Villedieu-lès-Poêles*, 2 vol.

OSMONT: *Villedieu-lès-Poêles*.

Bibliothèque FORNEY: Divers ouvrages techniques concernant le cuivre.

HAVARD: *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* (art. Poélerie et Dinanderie).

Arch. Dép. Dordogne: Etat civil des paroisses de Périgueux, Série GG.

Emile ROUX, Les Ursulines de Périgueux, dans *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, 1905 à 1907, 1911 à 1914.

ALBERT GRANGER, Le quartier des Barris Saint-Georges, *ibid.*, 1948.